

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Réal-Gabriel Bujold, *La Brèche-à-Ninon*, Rimouski, Éditeq, 1983.

par Renald Bérubé

Urgences, n° 9, 1984, p. 99-103.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/025147ar>

DOI: 10.7202/025147ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Il y a aussi l'absence dans les nombreux blancs, les failles de la mémoire, n'offrant que quelques vestiges d'une enfance passée. Ou encore, à l'inverse, la difficulté d'anticiper l'avenir hanté par l'idée de finitude, du "point à la ligne" (p. 57). Bref, dans l'oeuvre de Malenfant, chaque trou, chaque blanc occupe légitimement son espace. Je pense également à tous ces ajour(ne)ments dans les textes et entre les textes, comme des silences, comme des chuchotements qui ont peur de trop en dire, ce qui aurait pour effet d'amenuiser le désir.

En somme, la poésie de Paul Chanel Malenfant ressemble aux eaux-fortes qui accompagnent ses textes. Les signes clairs, pris de vertige, tournoient et s'usent sur un fond obscur, ne laissant ainsi que leurs empreintes déformées.

D'un dernier revers de la main, l'oeuvre se retourne sur elle-même; elle disparaît pour se réfugier dans l'attente d'une re-lecture. Autre visage du désir!

Sylvain de Champlain
Étudiant
UQAR



La Brèche-à-Ninon, Réal-Gabriel Bujold, Rimouski, Éditeq, 1983.

La lecture du roman achevée, relire son épilogue (p. 215-224) qui se déroule "treize années" (p. 215) après la fin du chapitre précédent. En retenir certaines phrases: "La décennie du Tout-Puissant Duplessis était terminée. On disait ne plus s'ennuyer. C'est en Jean Lesage qu'on avait mis toutes ses ferveurs" (p. 216). "... que l'école d'agriculture devait être transférée à Saint-Camille-de-Bonaventure. (...) La mort d'un quart de siècle de lourds travaux" (p. 217). Retenir surtout, en guise d'**explicit**, de fragment final pouvant

rendre compte du sens de l'entreprise romanesque, quatre des six brefs paragraphes de la dernière page de l'oeuvre, paragraphes qui se situent non seulement "douze ans" après les "treize années" du début de l'épilogue, mais au présent même du temps de l'écriture:

L'École d'agriculture passa des années de tristesse aveugle. Elle brûla douze ans plus tard après avoir été utilisée de bien minables façons.

L'Ile Bonaventure s'ennuya de toute cette grande visite qui ne venait plus lui faire de merveilleuses surprises. Elle alla même jusqu'à boudier les touristes de Percé.

(...)

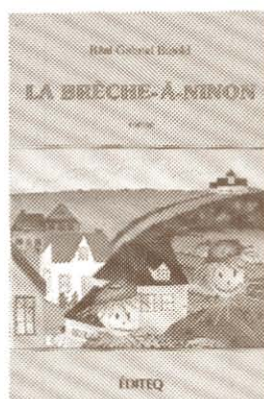
La manufacture en profita pour griffonner des anecdotes savoureuses sur la page blanche des hi-vers. Elle se mit à écrire ses mémoires.

Allez-y voir! Elle les rédige encore, inlassablement, quelque part entre la Grande-Rivière et l'Anse-du-Cap, dans un petit village plein de secrets et de chansons d'hier, où veillent encore quelques épeure-corneilles épuisés (p. 224).

Ce qui est bien une façon d'expliquer pourquoi a été écrit le roman dont nous achevons ainsi la lecture. Car "la manufacture", c'est "la manufacture de vent", autrement dit la Brèche-à-Ninon, "petit village" qui n'en est pas un (p. 30), situé "quelque part" entre Grande-Rivière au sud-est et l'Anse-du-Cap au nord-est. Et si elle rédige aujourd'hui ses mémoires, c'est précisément pour lutter contre "la mort d'un quart de siècle de lourds travaux", pour rappeler à la vie (littéraire, à tout le moins) les "épeure-corneilles épuisés", c'est-à-dire les épouvantails jadis légendaires du frère Sincennes. Pour faire revivre la geste à la fois savoureuse et acharnée de ce quart de siècle, entre la fin des années trente et le début des années soixante, alors que l'École d'agriculture, fondée et dirigée par les frères de la Congrégation de l'Amour bucolique, fut l'orgueil et la fierté des gens de la Brèche. Nostalgie? Non. Refus de laisser s'effacer les faits et gestes les plus quotidiens et les plus incroyables, les signes et les traces, plutôt.

XXXXXXXXXX

La Brèche-à-Ninon, donc. Après le **P'tit Ministre-les-pommes** (1980), la **Sang-mêlée d'arrière-pays** (1981) et les **Coqueluches du shack-à-farine** (1983): de toute évidence, Réal-Gabriel Bujold, qui produit beaucoup, ne laisse pas au hasard le choix des titres de ses romans. Le lieu-dit, puisqu'il ne s'agit pas d'un village, ainsi nommé à cause de la géographie de l'endroit sans doute, mais surtout à cause (en l'honneur?) de Ninon Brousseau, surprise par son mari et sur le haut d'un cap en pleine activité extra-maritale. Ce qui avait obligé le gallant à prendre "ses "schnolles" à sa pomme d'Adam" (p. 12), pendant que la belle, précipitée par son époux en bas du cap, "s'était accroché la crinoline à un vieux sapin brûlé qui sentait le purgatoire" (p. 12). Dans cette situation salvatrice mais peu confortable, elle avait promis fidélité à son mari. Un lieu nommé d'après l'une de ses habitantes, d'après l'aventure survenue à l'une d'elles; ainsi le roman parlera d'un lieu et de la vie de ceux qui l'habitent. Car si Ninon incarne en quelque sorte l'esprit du lieu-dit (p. 221), elle n'est pas le personnage central de l'oeuvre; plutôt, **la Brèche-à-Ninon** vit, vibre, remue d'une vie unanimiste grouillante qui propulse à tour de rôle ses divers personnages sur le devant de la scène. Davantage que l'un ou l'autre de ceux-ci, c'est une institution, l'École d'agriculture, qui constitue le principe organisateur de l'oeuvre.



Divisé en dix-neuf chapitres et un épilogue, eux-mêmes tous subdivisés, sauf le seizième chapitre, en séquences plus ou moins nombreuses, le roman raconte d'abord rapidement les aventures de Ninon, l'arrivée puis le départ de "pères cloîtrés" (p. 13) dont le monastère désaffecté est bientôt transformé en École d'agriculture par les frères de l'Amour bucolique. Présentation de ceux-ci et de quelques habitants de la Brèche. Puis, du chapitre 4 au chapitre 19, le roman relate essentiellement une année de la vie à la Brèche, année qui commence par la rentrée d'automne à l'École pour se terminer au cours de l'été suivant. L'année? 1947-1948, puisque, au beau milieu de celle-ci, les nouvelles annoncent "que le nouveau drapeau du Québec qui avait été hissé sur le mât principal du parlement de Québec était une véritable splendeur et qu'il représentait fièrement les aspirations du peuple canadien-français" (p. 130). Année symbolique donc, mais surtout année qui, par ses anecdotes, ses racontars et ses retours en arrière, révèle et résume la vie des gens de la Brèche en ces années-là.

xxxxxxxxxx

De toute évidence encore, Réal-Gabriel Bujold aime raconter des histoires. Drôles le plus souvent, comme en témoignent par exemples les épisodes du gros Alonzo (p. 67-77) ou celui du flacon de gin découvert dans le tabernacle à l'occasion d'une retraite fermée (p. 140-145); même lorsque le tragique frappe (chap. 10 et 18), l'humour n'est jamais loin, comme prêt à assurer la continuité, la survie. De même, l'auteur aime jouer avec les mots, se jouer de la langue: "Les animaux ravalaien leur salive et la Brèche aimait montrer au vent qu'elle se préparait pour l'Avent" (p. 78); "Le silence lui-même attendait qu'un miracle se produise" (p. 177). Cela dit, il faut pourtant ajouter qu'il arrive parfois que le tout ne prenne pas (ou prenne au fond?), ainsi qu'on le dit d'un mets qu'on prépare; comme si la surcharge, la surabondance des éléments retenus nuisait à l'effet que la phrase ou le paragraphe entendait produire. Devenant incertaine, la langue alors ne rend plus justice

aux intentions de l'auteur et rend difficile le travail du lecteur. Le talent du conteur est là; il reste à être poli, à être discipliné davantage.

À souligner, la réussite de la couverture réalisée par Fernande Forest: la maquette est en elle-même une lecture de l'oeuvre dont elle traduit parfaitement l'esprit.

Renald Bérubé
UQAR